

veux vous parler." Je répondis : " Je ne veux pas avoir d'entretien avec vous ; sortez d'ici ! "—" Je sortirai quand cela me conviendra."—" Non pas, mais tout de suite," répliquai-je, en mettant la main sur son épaule pour lui montrer la porte et en le poussant. Il avait les pieds sur les barreaux du tabouret ; il fut près de tomber et se retint à moi. Je portais dans le moment un habit de lustrine ; en se retenant, il y fit une petite déchirure. Il s'éloigna de quelques pas, sans partir toutefois. Alors je m'en allai demander à un juge de paix un mandat pour le faire déguerpir de mon bureau.

Ce fut à mon frère, je le répète, que M. Adams parla ; j'entendis la question et la réponse, voilà tout. Je ne lui fis, pour ma part, aucune question. J'étais assis dans le bureau ; John Tweedy, John Mitchell et mon frère s'y trouvaient avec moi. M. Adams accompagnait M. John Mitchell, qui était venu sur l'invitation de mon frère. Lorsqu'ils arrivèrent, j'étais occupé, et j'entrai dans le bureau par affaire. Je n'en sais pas davantage.

JAMES CAMPBELL.

ROBERT CAMPBELL (rappelé) :—

Je me rappelle que M. Adams est venu, un jour, à mon magasin, avec M. John Mitchell. A cette question : " s'il savait quelque chose au sujet de l'affaire," il répondit qu'il ne savait rien et qu'il en était très-aise, parce qu'il n'avait aucun désir d'y être mêlé. Après le premier procès, j'allai le voir à son bureau, sur ce qu'une personne m'avait rapporté, que M. Adams passait pour avoir fait la remarque un jour à George Gordon, qu'il courait après ma femme, et que celui-ci passait pour lui avoir répondu qu'il allait en bonne fortune. J'allai donc le voir pour m'assurer si ce rapport était vrai. Il me dit qu'il n'y avait pas, dans tout cela, un mot de vérité. Il ne fut pas question de la querelle dans la rue.

Lorsque M. Adams est venu au magasin, il était avec M. Mitchell, que j'avais envoyé chercher pour constater ce qu'il savait au sujet de M. Gordon et de Mme Campbell. J'ai demandé à M. Mitchell de signer une déclaration ; lorsqu'il a refusé de le faire, je ne me rappelle point de m'être tourné vers M. Adams et de m'en être référé à son avis sur le point de savoir si M. Mitchell devait signer ou non. Je jure que ce n'est pas en réponse à une pareille demande que M. Adams m'a dit qu'il n'en savait rien et n'en voulait rien savoir. Il a répondu qu'il ne savait rien du tout, lorsque je lui ai demandé ce qu'il savait de l'affaire.

ROBERT CAMPBELL.

WELLINGTON ADAMS (rappelé) :—

Comme je l'ai déjà dit, Mitchell me pria de l'accompagner, et j'allai avec lui. Il me dit que les Campbell étaient prêts à tout jurer et qu'ils avaient écrit un récit qu'ils lui demandaient de signer. Lorsqu'il refusa de le signer, Robert Campbell en appela à mon avis en me demandant de dire si Mitchell devait signer ou non, et je lui répondis que je n'en savais rien ni n'en voulais rien savoir. Ces paroles se rapportaient à la signature de cet écrit, et pas à autre chose.

W. ADAMS.